GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

Le legs des Gitxsan « de mère en fille »
Page 5

La Source
forum de la diversité
Depuis 1999

Vol 16 No 11 | 8 décembre 2015 au 12 janvier 2016 www.thelasource.com

2015 dans l'œil d'une « toutologue »

par GARY DRECHOU

Il est de coutume à *La Source*, pour clore un volume, de passer en revue les articles qui ont marqué l'année. Mais comment boucler tout en ouvrant le champ ? Anne Pélouas, journaliste, reporter et correspondante du journal *Le Monde* au Canada, a accepté de prêter son œil au journal. Plutôt qu'une revue, un échange de vues.

La Source : Alors que la COP21 bat son plein, Écologie et médias font bon ménage*, mais* La science progresse, les sceptiques aussi…

Anne Pélouas : Comme le dit la chercheuse Jamie K. Scott interviewée par *La Source*, la démocratisation de la science a ses limites. Lorsqu'elle affirme qu'en matière d'avancées scientifiques, les médias devraient prendre position, notamment en accordant moins d'importance aux climato-sceptiques, je suis d'accord, même si pour moi il ne s'agit pas tant de prendre position que d'écouter les scientifiques et de rendre compte de leurs recherches.

L. S. : La salle de classe (verte !) qui avait beaucoup à apprendre *vous a-t-elle appris quelque chose ?*

A. P. : C'est la première fois que j'en entends parler. Quel beau sujet de reportage ! J'aimerais bien que ces salles de classe vertes fleurissent au Canada, mais ça risque de prendre du temps, étant donné les coupures budgétaires en éducation…

Confessions

L. S. : Avec des sujets comme La communauté arabo-musulmane face aux défis de l'intégration *et* Journalisme, Islam et liberté d'expression : comment gérer l'équation ?*, nous sommes dans notre rôle. Même si, après les attentats de Paris, les amalgames ont plus que jamais la dent dure…*

A. P. : Je regrette beaucoup l'amalgame fait par certains entre attentats à Paris, sécurité au Canada et soupçons sur les réfugiés qu'on devrait accueillir. Les musulmans du Québec comme du reste du Canada sont très silencieux – trop, je crois. Ils ont autant le droit que nous de dénoncer les amalgames de ce type.

L. S. : Une tournée des lieux de culte pour « sacraliser » le dialogue ?

A. P. : J'aime beaucoup cette idée. Il faudrait faire de même dans toutes les grandes villes du Canada. On ne connaît pas grand chose à ces religions et à ceux qui les pratiquent, même si ce sont nos voisins, comme les juifs hassidiques de Montréal ou les musulmans de Vancouver. Pour lutter contre les préjugés et donner corps au multiculturalisme à la canadienne, il faudrait peut-être rendre ces visites obligatoires dans les écoles !

Pose yoga

L. S. : Le débat sur l'appropriation culturelle reprend de plus belle ces jours-ci, après que l'Université d'Ottawa ait annulé un cours de yoga. Faut-il féliciter Karma Teachers, l'autre manière de pratiquer le yoga ?

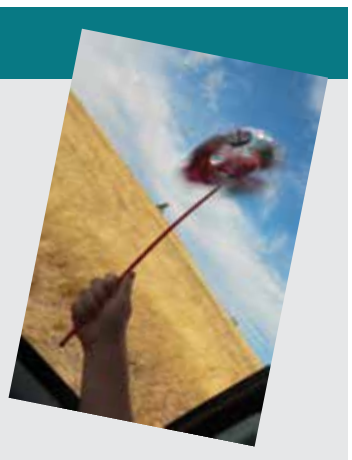
A. P. : Quelle idiotie que ce débat et ces interdictions. À ce titre, devrait-on interdire le yoga tout court ou n'importe quel sport venu d'ailleurs ? Je ne pratique pas le yoga mais qui sait, peut-

Voir "2015" en page 5 ➤

Dans ce numéro

Ancestral Dreams à la Place des Arts de Maillardville
Page 10

In a Blue Moon : l'appel de la liberté
Page 12



Verbatim

En observant mon pays depuis l'étranger

par BRENNA TEMPLE

Au mois d'octobre dernier, lors d'un séjour en Australie, je contemplais le bulletin de vote reçu du Canada que je tenais entre mes mains. Isolée et sans repères politiques dans la petite ville de Wagga Wagga, j'effectuais des recherches sur divers candidats. Soudain, je me suis retrouvée face à une question surprenante : qu'est-ce que cela signifie d'être Canadien ?

En lisant les grands titres sur mes sites web favoris, je me suis rendu compte que les discussions spontanées échangées au quotidien au Canada me manquaient. J'ai essayé de discuter de sujets politiques, comme je le faisais avant, avec des inconnus. Tout d'un coup, ma connexion Skype a cessé de fonctionner et je ne pouvais plus discuter des sujets canadiens les plus controversés avec mon père. En même temps, j'ai découvert une chose étonnante : je ressentais un devoir de participer à la culture canadienne alors même que j'étais absorbée par une autre culture.

De tout temps, les Canadiens se sont interrogés sur leur identité nationale. Il s'avère que nous ne savons pas trop comment l'exprimer. Par contre, bon nombre d'entre nous savent exprimer leurs opinions politiques. J'ai noté plusieurs sujets controversés sur le web, qui démontrent l'impossibilité d'être en accord avec tous les principes d'un politicien. En observant mon pays depuis l'étranger, je me suis rendu compte d'une grande force et d'un sens d'unité derrière cette occasion de nous réapproprier nos valeurs canadiennes. Il a fallu que je me déplace à l'autre bout du monde pour m'en apercevoir. Cela peut paraître triste, mais j'étais plus

Voir "Verbatim" en page 4 ➤

À mon tour

RÉMI LÉGER

Trudeau et la députation britanno-colombienne

Il y a quelques jours, le premier ministre Justin Trudeau nommait 35 secrétaires parlementaires. En Colombie-Britannique, quatre députés libéraux ont obtenu un poste. Au total, c'est donc sept députés britanno-colombiens – trois ministres et quatre secrétaires parlementaires – qui occupent des postes à responsabilité accrue au sein du nouveau gouvernement fédéral. Ces sept députés représentent plus du tiers de la députation libérale à Ottawa.

Dans cette chronique, j'ai voulu expliquer pourquoi la députation libérale britanno-colombienne sera indispensable aux succès du gouvernement libéral. Cependant, permettez moi de faire précéder cette explication par quelques remarques sur les nouveaux secrétaires parlementaires.

En Colombie-Britannique, les nouveaux secrétaires parlementaires sont Terry Beech, Pamela Goldsmith-Jones, Joyce Murray et Jonathan Wilkinson. Madame Murray fut élue en 2008 et réélue en 2011 et 2015, tandis que les trois autres n'ont jamais siégé auparavant à la Chambre des communes.

Monsieur Beech est appelé à seconder la ministre des Sciences, Madame Goldsmith-Jones est nommé secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères, Madame Murray appuiera dans ses fonctions parlementaires le président du Conseil du Trésor et la nouvelle ministre de l'Environnement sera secondée par Monsieur Wilkinson.

Pour rappel, les trois ministres britanno-colombiens sont l'honorable Jody Wilson-Raybould, ministre de la Justice, l'honorable Harjit Sajjan, ministre de la Défense et l'honorable Carla Qualtrough, ministre des Sports et des Personnes handicapées. (Voir ma chronique du 24 novembre dernier pour une analyse plus détaillée.)

Le titre de secrétaire parlementaire est une belle marque de confiance. Les responsabilités rattachées à ce titre sont énumérées dans la Loi sur les secrétaires parlementaires, adoptée pour la première fois en 1959. Pour l'essentiel, les secrétaires parlementaires sont amenés à seconder les ministres dans leurs fonctions parlementaires.

Il faut aussi savoir que les secrétaires parlementaires sont des milieux de formation, ayant souvent servi de tremplin à des futurs ministres. Ces postes sont des incubateurs, pour emprunter un terme à la mode.

Plus globalement, tout semble indiquer que les trois ministres et les quatre secrétaires parlementaires auront un rôle majeur à jouer dans les succès – ou les échecs, le cas échéant – du gouvernement libéral.

D'une part, Madame Wilson-Raybould et Monsieur Sajjan sont à la tête de ministères clés. La députée de Vancouver-Granville est ministre de la Justice et procureure générale du Canada. Ses dossiers les plus importants comprennent la légalisation et la réglementation de la marijuana ainsi que l'enjeu chaud et toujours controversé de l'aide médicale à mourir.

Monsieur Sajjan a été nommé ministre de la Défense nationale le 4 novembre dernier. Il doit notamment revoir le mandat de la mission canadienne contre l'État islamique. En campagne électorale, le Parti libéral s'est engagé à mettre fin aux frappes aériennes en Irak et en Syrie et à réinvestir nos ressources et nos efforts dans l'entraînement des troupes et des combattants locaux.

Les succès du gouvernement libéral ne dépendront pas entièrement des dossiers de la marijuana, de l'aide médicale à mourir et de la lutte contre l'État islamique, mais il reste que ces derniers étaient des promesses clés dans leur plate-forme électorale.

D'autre part, trois britanno-colombiens sont nommés à des postes de secrétaires parlementaires parmi les plus prestigieux. Monsieur Wilkinson, député de North Vancouver, est nommé secrétaire parlementaire à la ministre de l'Environnement et du Changement climatique – le dossier de l'heure, s'il en est.

Pour leurs parts, Mesdames Murray et Goldsmith-Jones, respectivement députées de Vancouver Quadra et de West Vancouver-Sunshine Coast-Sea to Sky Country, auront pour mandat de seconder deux ministères qui figurent parmi les plus influents : le président du Conseil du Trésor et le ministre des Affaires étrangères.

En somme, selon toute indication, la Colombie-Britannique est en position de force à Ottawa.

RÉMI LÉGER est professeur en sciences politiques à Simon Fraser University.

Photos de la Parti libéral du Canada

Rangée en haut : les ministres britanno-colombiens Harjit Sajjan, Jody Wilson-Raybould et Carla Qualtrough. Rangée en bas : les secrétaires parlementaires britanno-colombiens Terry Beech, Pamela Goldsmith-Jones, Joyce Murray et Jonathan Wilkinson.

Le grain de sel de Joseph Laquerre

La Source vous souhaite de Joyeuses fêtes

CANADA POST POSTES CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

Erratum

Lors de notre dernière publication de l'édition du 24 novembre 2015, en page 5, une faute d'orthographe s'était glissée dans le nom de famille de notre collaboratrice, HIND BOUGHEDAOUI, auteure de l'article *Dark Sisters*. Nous lui présentons toutes nos excuses.

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C.-B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C.-B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédacteur en chef (français) **Gary Drechou**
Espace francophone **Serge Lambert**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (français) **Laurence Gatinel**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Deanna Choi, Meagan Kus, Debo Odegbile, Cheryl Olvera, Leah Peric, Anastasia Scherders, Melodie Wendel-Cook, Simon Yee**
Assistant de bureau **Kevin Paré**

Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Sepand Dyanatkar, Chelsy Greer, Vitor Libardi**
Responsable des médias sociaux **Laurence Gatinel**
Médias sociaux **Anita Egejuru, Fanny Marguet**
Premiers conseillers de rédaction **Paul Gowan, Julie Hauville**

Graphiste **Weronika Lewczuk, Helen Luk**
Photographes **Denis Bouvier, August Bramhoff, Pierre Grenier, Pascal Guillon, Simon Yee**
Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Alison Chiang, Gordon Gamlin, Pierre Grenier, Robert Groulx, Pascal Guillon, Cheyda Haramein, Hamilton Hollands, Florence Hwang, Rémi Léger, Louise Marquier, Jake McGrail, Basile Moratille, Kate Murray, Derrick O'Keefe, Don Richardson, Eliano Rossi, Curtis Seufert, Brenna Temple, Selma van Halder, Noëlie Vannier, Edwine Veniat, Simon Yee, Robert Zajtmann**
Traduction **Barry Brisebois, Hakim Ferria, Monique Kroeger**
Distribution **Denis Bouvier, August Bramhoff, Alexandre Gangué, Jerome CH Lam, Joseph Laquerre, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

Photos de Babel Films

Le mal des mots porté à l'écran

par BASILE MORATILLE

Alors qu'un Canadien sur deux éprouve de grandes difficultés à comprendre ce qu'il lit et à faire usage de cette information, la websérie de fiction *L'Écrivain public*, accessible depuis peu sur le site de TV5 Canada, interroge l'analphabétisme, un mal qui touche l'ensemble du pays, et sa prise en charge.

Mathieu est un écrivain public au Centre communautaire central de Montréal. Il aide les gens dans leurs combats quotidiens, petits et grands, avec les autres, avec eux-mêmes, avec les mots. Mathieu est un pont, « un outil de changement », pour reprendre les termes de son patron, M. Hautcoeur. Il est leur bouche, leurs mains lorsqu'il s'agit de faire valoir leurs droits, de trouver un emploi ou tout simplement d'écrire une lettre d'amour.

« La profession est méconnue au Canada », souligne Marco Frascarelli, le producteur de la websérie, « et l'on ne compte qu'une poignée d'écrivains publics au Québec ». Il faut dire que la question de l'analphabétisme est sensible : « les gens tendent à cacher leur handicap, par honte ».

Lorsqu'on voit Mathieu forcé de battre le pavé en quête de personnes à aider, parce que ces dernières ne sont pas conscientes qu'il est là pour se rendre utile ou encore qu'elles s'emmurent dans une sorte de résignation, voire de déni, on comprend bien l'ampleur de la dimension humaine : celle de l'écoute, du rapprochement, de la compréhension. De la confiance en l'autre pour retrouver un pouvoir sur sa vie.

La confiance, c'est celle de prêter sa voix à celle d'un autre. La personne doit permettre à l'écrivain public de s'approprier son message de la même manière que ce dernier doit permettre à la personne de se réapproprier des mots qui ne sont pas les siens, avec les risques que cela comporte : l'empathie, l'attachement qui poussent à vouloir trop en faire, l'ingérence que l'on ne peut totalement réprimer…

Lire et écrire : des pratiques à valoriser

Michel Duchesne, le scénariste de la websérie, connaît son sujet – lui qui a été écrivain public deux années durant. « Beaucoup de personnes n'ont pas même les mots pour exprimer leur besoin, des carences qui remontent souvent à la petite enfance », explique-t-il, décrivant son rôle d'alors comme celui d'« un pansement sur une hémorragie ». Dans cette optique, l'écrivain public a un rôle curatif : il n'est pas un formateur, même s'il peut renvoyer vers d'autres organismes spécialisés.

> « Beaucoup de personnes n'ont pas même les mots pour exprimer leur besoin, des carences qui remontent souvent à la petite enfance.
>
> *Michel Duchesne, le scénariste de la websérie* L'Écrivain public

Le système éducatif est-il à pointer du doigt ? Toutes les études récentes démontrent que les jeunes en fin de secondaire ont un meilleur niveau de lecture que leurs aînés directs, que l'environnement ne pousse plus à lire. La faculté à lire et surtout à comprendre ce que nous lisons diminue si elle n'est pas stimulée. C'est précisément ce mal, cet « analphabétisme fonctionnel », qui touche tant d'adultes canadiens. « Lorsqu'on décode un mot à la fois, on perd facilement le sens du texte », rappelle Michel Duchesne.

La technologie, solution ou nouveau facteur d'exclusion ?

À l'heure des textos, des courriels, des réseaux sociaux et plus généralement de l'invasion des écrans connectés, la voix passe souvent par l'écriture – tandis que celle des autres nous parvient par la lecture. Celles et ceux qui sont dans l'incapacité de lire et d'écrire, qui sont privés de ce mode de communication et de compréhension du monde qui les entoure, sont atteints dans leur dignité et leur identité.

Démarches administratives, accès à l'emploi et jusqu'au contact avec ses amis : la technologie est partout. Mais Marco Frascarelli le souligne, elle peut être un problème pour qui veut apprendre à lire ou à écrire. Pour un analphabète, quelle différence entre un crayon et un clavier, le papier et l'écran ?

La technologie est d'ailleurs relativement absente de cette première saison de la websérie : l'ordinateur est l'outil de l'écrivain public. Le jeune Pete envoie des textos écrits au son, symptomatiques d'un Internet qui ne reçoit pas les attentions éditoriales des supports classiques d'apprentissage : les livres.

Tout est lié, selon Michel Duchesne. « L'édition est en berne, la lecture l'est aussi. On voit fleurir les vidéos dans la presse en ligne, au détriment des articles. Gagner du temps, aller à la facilité. De quoi faire de nous des consommateurs plus que des citoyens capables et responsables. »

L'écrivain public, à suivre sur le site de TV5 Canada : www.tv5.ca/lecrivain-public

Rétro 2015

Nous y voilà, la fin est proche. 2015 va nous quitter. Aujourd'hui, *La Source*, votre journal par excellence, paraît pour la dernière fois cette année. Le bi-mensuel n'est pas mort, rassurez-vous, il prend simplement congé pour mieux revenir début janvier. Je vais donc tenter, pour cette dernière parution 2015, d'établir un bilan sommaire de cette année en essayant de récapituler les moments, les évènements qui m'ont le plus marqué jusqu'à ce jour, le tout présenté dans le désordre afin de me faciliter la tâche. Désireux d'obtenir les meilleurs résultats pour cette courageuse et vaillante entreprise, je fais appel à ma mémoire qui, souvent, c'est bien triste à dire, me fait défaut. Je prévois donc quelques omissions, n'hésitez pas à les combler.

Que dire de l'année 2015 ? Si j'étais la reine d'Angleterre, je dirais, pardonnez mon lapin, que 2015 a été une « Annus horribilis ». À mes yeux, cette année m'a paru, dans l'ensemble et trop souvent, ignoble, décevante, ridicule, enrageante, effrayante et surtout cruelle. C'est le moins que l'on puisse dire quand on considère les crimes et massacres perpétrés par Daech et compagnie depuis le mois de janvier 2015. Il suffit de penser aux attentats meurtriers de Charlie hebdo et au supermarché cacher à Paris qui ont marqué le début de l'année, pour récidiver 10 mois plus tard en augmentant la dose : 130 morts et des centaines de blessés; l'horreur.

Aussi effroyable que furent les massacres perpétrés à Paris, ceux-ci ne peuvent nous faire oublier les attentats suicides de Beyrouth au Liban, du musée du Bardo à Tunis, de la plage de Sousse, de l'université de Garissa au Kenya, ou encore la catastrophe de l'Airbus russe A321 dans la péninsule du Sinaï en Égypte, les Yézidis, les Kurdes et les populations d'Irak et de Syrie. Les morts attribuées au terrorisme islamiste au cours de l'année ont dépassé les bornes.

Photo par Jeffrey Scism

La fusillade à San Bernardino en Californie a fait de nombreuses victimes.

Le chaos règne au Moyen-Orient et le monde ne sait pas comment sortir de cette impasse. 2016 ne s'annonce guère plus prometteuse. Et puis, ne pas négliger la question des millions de réfugiés. Une image me reste en tête, elle demeurera à jamais gravée dans ma mémoire : celle d'une photo d'Alan Kurdi, un garçon de 3 ans dont on a retrouvé le corps échoué sur une plage de Turquie. Une photo qui m'a pris aux tripes. Ce jour là le genre humain s'est couvert de honte. Qui oserait refuser, depuis cette découverte tragique, de laisser les portes grandes ouvertes, quelles qu'en soient les raisons ou les excuses, aux réfugiés ?

Que penser des meurtres commis au cours de l'année par des policiers aux USA qui ont la gâchette facile dès qu'ils aperçoivent un jeune noir dont la bouille ne leur revient pas ? La brutalité de ces forces de l'ordre est démesurée. En 2015, le racisme est encore bien vivant aux États-Unis et de par le monde.

Ne pas oublier non plus les désastres dits d'ordre naturel : ouragans, déluges, avalanches et séismes, dont celui du Népal qui fit 7 800 morts. 2015 ne nous a pas épargnés. À Vancouver nous avons connu cet été la sécheresse qui a entraîné un rationnement de l'eau. À qui la faute ? « À mère nature » estiment les durs de durs qui, malgré les évidences, nient toujours l'existence des effets du changement climatique. « Aux gaz à effet de serre » et plus précisément « au réchauffement de la planète » martèlent les écolos. Les leaders réunis à la conférence sur l'environnement, dit Sommet de la terre, qui se tient pour quelques jours encore à Paris, semblent conscients de l'urgence de la situation et du besoin de mesures à prendre pour éviter le pire. Si cette conférence n'aboutit à rien, je démissionne du genre humain pour aller joindre l'espèce végétale. Qu'on fasse de moi un légume, bio de préférence.

L'année 2015 a-t-elle été aussi sombre que cela ? Dans l'ensemble, oui. Nous avons connu, il est vrai, quelques embellies. La défaite des Conservateurs et de Stephen Harper aux dernières élections fédérales, et par là même la victoire des Libéraux et de Justin Trudeau, nous a permis de percevoir un peu de lumière au bout du tunnel. Une bouffée d'oxygène a ensuite enveloppé le Canada. Depuis, nous respirons mieux. Mais pour combien de temps encore ?

Le renversement de situation en Alberta où les néo-démocrates ont pris le pouvoir, n'est pas pour déplaire non plus, bien au contraire. L'industrie pétrolière, celle des sables bitumineux en particulier, sera bien obligée de réviser son approche environnementale.

Puisqu'il est question de pétrole, saluons au passage la décision du président Obama de ne pas donner le feu vert à l'oléoduc Keystone. L'administration américaine mérite quelques « kudos ». Et puis, parmi les beaux moments, signalons l'ouverture des relations entre les États-Unis et Cuba ainsi que l'accord sur le nucléaire avec l'Iran.

Dans la catégorie mi-figue mi-raisin, mettons le résultat du référendum sur la question du transit dans la région vancouvéroise, parmi les fiascos de l'année.

Il reste encore trois semaines avant la fin de 2015. Je croyais mon article terminé, en pensant que le pire était passé. Mais voilà que j'apprends qu'une nouvelle fusillade à San Bernardino en Californie vient de faire de nombreuses victimes. Ça suffit, y'en a marre, tout fout le camp, qu'on enterre 2015 le plus vite possible. Cette année est insoutenable.

Là-dessus je vous souhaite, car vous l'avez bien mérité, de bonnes fêtes de fin d'année.

30 bougies pour un sacré calendrier

par GARY DRECHOU

Il y a l'Avent, au mois de décembre, et puis l'après – toute l'année. Oubliez la « crise de foi » : afin de se familiariser avec les principales religions en pratique dans le monde et garder à l'œil les dates, fêtes, rites et congés importants, rien de tel qu'un bon « vieux » calendrier. Soufflant 30 bougies cette année, le calendrier multiconfessionnel édité par l'organisation vancouvéroise *Multifaith Action Society* (MAS) ne cesse de faire des convertis.

Nul besoin de remonter à la genèse dudit calendrier, dont il a déjà été question dans ces colonnes : les chiffres parlent d'eux-mêmes. En 1986, la première mouture s'était écoulée à 1000 exemplaires et mettait en lumière les traditions de 10 grands cultes et religions. À l'heure actuelle, la MAS en distribue 20 000 exemplaires au Canada et aux États-Unis. Et le calendrier s'est étoffé au fil des années, offrant désormais des renseignements pratiques sur 14 religions et mouvements religieux.

Éclairer les lanternes

Alors que 25 % des immigrants en Amérique du Nord sont de confessions musulmane, sikh, hindoue ou bouddhiste, l'ignorance ou la méconnaissance de ces grandes religions est encore palpable en Colombie-Britannique et au-delà, notamment au travail. Le calendrier tombe donc à pic pour éclairer les lanternes, améliorer la compréhension mutuelle et le « vivre ensemble ».

Le comité qui pilote son contenu, rattaché à la MAS, accorde d'ailleurs une attention particulière à l'exactitude et à la pertinence des renseignements publiés, consultant au sein même des différentes communautés religieuses concernées. Un gage de qualité qui explique en partie son succès. « Le calendrier propose non seulement un aperçu des principales croyances, des informations précises sur les congés religieux, les dates importantes et les fêtes, mais aussi des informations historiques détaillées sur ces croyances et leur évolution dans le temps. Munis de ces informations, nous pouvons mieux comprendre les cultures desquelles ces religions sont issues », relève Bernard Bouska, responsable du marketing et de la distribution. La portée première du calendrier se veut donc éducative. Il faut dire qu'entre le zoroastrisme, le jaïnisme, le shintoïsme et le sikhisme, il y a de la matière. On ne saurait presque plus à quel « isme » se vouer !

Le calendrier multiconfessionnel 2016.

La scientologie, vraiment ?

Au rayon des « nouveaux mouvements religieux », on retrouve même la scientologie, intégrée au calendrier dès 2002. Interrogé à ce propos, Bernard Bouska se lance dans une longue justification. « Le calendrier multiconfessionnel se préoccupe moins des religions en tant que telles que des calendriers religieux », souligne-t-il, avant de préciser qu'un calendrier religieux est « un cycle annuel de célébrations qui permettent d'ancrer une certaine communauté religieuse dans ses valeurs, ses missions, son sens de la morale, ses engagements, sa vision du monde, en plus de souligner ce que cette communauté perçoit comme sacré ou transcendant ». La scientologie a donc été intégrée dans le souci de ne pas ignorer ces mouvements religieux du 20e siècle qui reflètent la société et sont autant de tentatives collectives de « faire sens ». Mais aussi parce que les scientologues suivent un calendrier précis : « les religions ne sont ajoutées au calendrier multiconfessionnel que si nous estimons que l'une de leurs caractéristiques premières est le respect d'un calendrier religieux. »

Des nouveautés

Parmi les nouveautés de la mouture 2016, l'intégration des principaux rites de la Première Nation Ojibwe. Le souhait des éditeurs est d'ailleurs de mettre en lumière le cycle d'une Première Nation tous les ans ou deux. Autre innovation ? La version électronique du calendrier, qui s'adresse principalement aux organisations. Enfin, le calendrier ne serait sans doute pas ce qu'il est sans les œuvres d'art qu'il donne à voir : chaque année, c'est une trentaine de travaux d'artistes nord-américains et internationaux qui est sélectionnée pour illustrer un grand thème donné. Vous avez deviné celui de 2016 ? La gratitude.

Les commandes peuvent être passées en ligne au www.multifaithcalendar.org. Le coût pour la version imprimée est de 15,95 $. Le prix de l'édition électronique varie en fonction du nombre d'utilisateurs : il faut compter 250 $ pour 25 utilisateurs ou un peu moins avec un abonnement de 12 mois.

Suite "Verbatim" de la page 1

que contente de partager mes nouvelles idées avec quiconque voulant bien m'écouter. Cela me semblait révolutionnaire.

Aujourd'hui, de retour à Vancouver, je suis parmi une foule de gens passionnés par leur pays et leur ville. Nous parlons souvent d'apathie sans vraiment reconnaître les progrès que nous avons fait. Quand je me promène dans les rues de Vancouver, je remarque les affiches politiques placées sur les immeubles. Je note la passion du gars qui distribue des dépliants politiques au coin de Granville et Robson. On peut surprendre le même discours lors d'un trajet sur la *Canada Line* entre Bridgeport et Waterfront, ou en se promenant le long du Seawall ou encore en écoutant le couple à côté, au restaurant, discuter des plus récentes manchettes. Notre culture canadienne est si forte qu'il n'est pas étonnant que nous ne trouvions pas les mots pour décrire ce que nous sommes. Je ne savais pas comment décrire un Canadien à mes amis australiens. Mais je sais que quand on parlait de la ville de Vancouver dans les nouvelles je m'entendais dire d'une voix agitée : «Voilà d'où je suis ! »

Depuis mon retour à Vancouver, j'ai remarqué que l'on retrouve beaucoup de sujets controversés dans les médias, ce qui me laisse aussi bouche bée que je l'étais en regardant le discours d'acceptation de Trudeau en ligne, me baladant à travers la cuisine avec mon iPhone en pleine figure. Quoi de mieux que de savoir que nous faisons partie de cette culture canadienne ? Nous ne serons jamais tous en accord complet les uns avec les autres, mais nous serons toujours unis. Donc lorsque mes amis m'ont demandé d'expliquer ce que je ressentais après avoir vécu à l'étranger j'ai simplement souri et dit : «Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais si incroyablement Canadienne !» Quoi que cela signifie.

Peut-être ne trouverons-nous jamais les mots pour décrire l'identité canadienne. Mais si vous voulez essayer de les trouver, je vous suggère d'aller en Australie pour y penser. Je vous promets que vous y éprouverez quelque chose de révélateur.

Traduction : Barry Brisebois

La culture « de mère en fille » chez les Gitxsan

par PIERRE GRENIER

Jusqu'au 16 janvier, l'artiste Michelle Stoney, de la nation Gitxsan, expose à la bibliothèque de l'université Capilano une sculpture créée autour de la notion de « Daughter Culture ». Documenté par Amanda Vick, étudiante au baccalauréat en arts libéraux, ce concept embrasse la transmission des savoirs ancestraux « de mère en fille » chez les Gitxsan et leur rôle dans le développement des jeunes femmes.

Gitxsan originaire de Hazelton, dans le nord de la Colombie-Britannique, Amanda Vick a quitté cette région après le secondaire, mais sa famille y réside toujours. Issue de la « Maison traditionnelle » (wilp) Delgamuukw, son enfance a été baignée dans la culture traditionnelle, qui a joué un rôle essentiel dans son développement. En 1997, elle a d'ailleurs accompagné son grand-oncle à la Cour suprême du Canada, quand celle-ci a reconnu l'existence des droits ancestraux des Gitxsan sur leurs terres (ce qu'on appelle maintenant la décision Delgamuukw).

La nation Gitxsan est une nation matrilinéaire, c'est-à-dire que l'appartenance des enfants au clan est liée à la mère et que les femmes sont loin d'y être confinées à des rôles domestiques. Le système matrilinéaire a grandement contribué à la transmission continue des valeurs ancestrales.

Les jeunes autochtones qui vivent isolées des grands centres font face à des obstacles particuliers lorsqu'elles vont s'établir dans des villes comme Vancouver. S'intégrer dans le milieu académique et urbain tout en conservant ses valeurs traditionnelles n'est ni évident, ni facile.

Amanda Vick croit donc que pour bien vivre dans le monde d'aujourd'hui, les jeunes amérindiennes ont tout avantage à avoir une éducation traditionnelle solide et stable dans leur enfance et à « être bien entourées par leur grand-mère, mère, soeurs et cousines ». Elles seraient ainsi beaucoup mieux préparées pour affronter ce qui les attend et plus à même de s'intégrer dans la société moderne.

« Donner un nom à ce que j'ai vécu. »

Pour cela, il fallait verbaliser et expliquer cette « culture entre femmes » et lui donner un nom. Amanda Vick l'a nommée « Daughter Culture ». Selon elle, ce concept englobe un ensemble de valeurs sociales qui a toujours existé chez les Gitxsan et qui a contribué à la pérennité de leur culture.

« Je voulais avant tout donner un nom à ce que j'ai vécu, à ce que d'autres ont vécu et vivent encore aujourd'hui, parler des coutumes, règles et normes qui façonnent les jeunes femmes de ma communauté », confie-t-elle. À ses yeux, l'histoire de la résistance des Gitxsan depuis l'arrivée des Européens et la lutte pour leurs droits sont une source importante de confiance et de fierté.

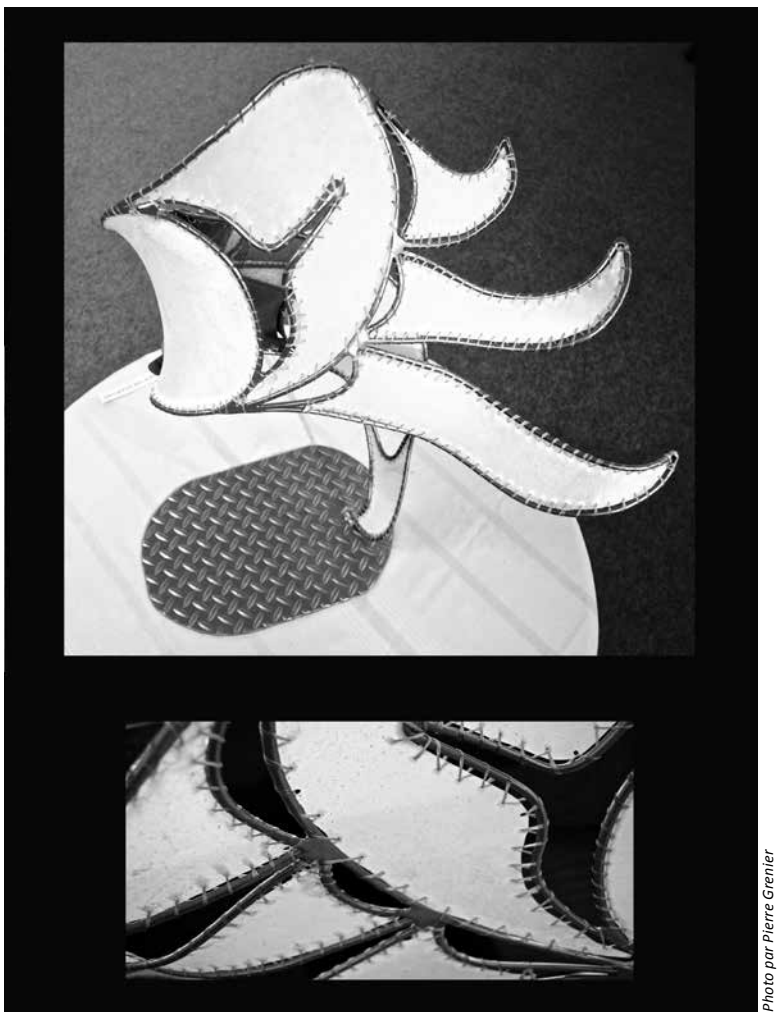


Photo par Pierre Grenier

Photo collage de la sculpture Daughter.

Amanda Vick est bien consciente que cette notion de « Daughter Culture » se heurte à des obstacles. Sa communauté a toujours des problèmes de drogues et d'alcool, et le taux d'obtention de diplômes au secondaire y est bas. Elle a vu trop de jeunes se retrouver sans port d'attache culturel et espère donc partager le fruit de ses recherches avec sa communauté.

Dans cette optique et pour donner vie/visibilité au concept, elle a souhaité qu'il soit « apprivoisé » sous la forme d'une œuvre artistique. Amanda Vick a donc fait appel à sa cousine, Michelle Stoney, artiste Gitxsan contemporaine déjà reconnue.

« Cette sculpture dépasse toutes mes attentes. »

La sculpture en devenir se devait de représenter la féminité, la famille, la nation Gitxsan, la force, la souplesse et la société moderne et industrielle. Le défi de la sculptrice était donc grand ! Mais à l'arrivée, Amanda Vick en est plus que satisfaite : « cette sculpture dépasse toutes mes attentes. »

L'œuvre, qui mesure moins d'un mètre de haut et d'un demi-mètre de large, séduit par sa forme : on y voit une spirale qui ressemble à la structure en double hélice de l'ADN, faite avec du métal, du fil et de la toile de peau d'animaux. Elle semble prendre son envol comme le lax skiit, l'aigle du clan d'Amanda Vick et de la Maison (wilp) Delgamuukw, bien qu'ancrée dans le monde moderne par une plaque de métal. En se promenant autour d'elle, on découvre d'autres signes et symboles.

À voir et à apprivoiser jusqu'au 16 janvier à la bibliothèque de l'université Capilano !

Suite "2015" de la page 1

être un jour ! En tout cas, bravo pour l'initiative de ce studio de Vancouver.

Nouveaux médias

L. S. : Pour Alfred Hermida, « Il ne s'agit pas de diaboliser les médias sociaux ». *Vous « aimez » ou pas ?*

A. P. : J'aime beaucoup ce qu'il dit sur les réseaux sociaux, à savoir qu'il faut s'intéresser à leur utilisation plutôt que de trouver cette révolution bonne ou mauvaise. J'aime bien aussi ce que dit M. Hermida du rôle des journalistes, appelés à prendre du recul, à donner du sens aux nouvelles, à les remettre en contexte. C'est ce que j'essaie de faire et j'espère qu'il dit vrai quand il affirme que « les journalistes ont encore leur place dans notre société ».

L. S. : Vous tenez un blogue depuis plusieurs années. Vous a-t-il changé la vie ?

A. P. : J'utilise mon blogue pour raconter des histoires, celles que j'ai vécues en voyage, des rencontres qui m'ont frappée… Je laisse davantage libre cours à l'écriture et tant pis si on me dit que j'écris trop long : il y a des choses qu'on ne peut pas écrire en 100 lignes ! Mon travail de journaliste est plutôt frustrant. Il faut toujours couper et couper des lignes. Le blogue, il m'appartient. Il permet d'être plus personnel, de donner son point de vue. C'est un outil de liberté créative…

L. S. : À tel point qu'on ne vous arrête plus de bloguer ?

A. P. : Je lancerai mi-janvier un nouveau blogue sur le site des *Guides Voyage Ulysse*, qui ont pignon sur rue au Québec. C'est une primeur : il s'appellera Grouille pour pas qu'ça rouille, avec pour sous titre : « Les tribulations d'une babyboomeuse hyperactive ». Très spécialisé, il sera encore plus personnel et volontairement moqueur, car on peut bien être une journaliste sérieuse tout en étant apte à l'humour.

L. S. : « Pleut-il des femmes » dans le numérique ?

A. P. : Je connais plus de femmes que d'hommes qui sont très actives et très à l'aise sur la Toile. Je crois qu'elles ont largement pris leur place.

Premières Nations

L. S. : Les Premières Nations sur le terrain médiatique, *ça vous inspire quoi, vous qui êtes l'auteure d'un livre de référence sur les Inuits ? En parle-t-on plus facilement au Québec ou en France ?*

A. P. : On ne parle pas souvent des Premières Nations ou des Inuits dans Le Monde ! Pour ma part, j'essaie de rendre compte de sujets importants qui les concernent. Dans les journaux francophones du Québec, les questions autochtones ne sont pas plus traitées que dans les médias anglophones du Canada, sauf catastrophe, grosse manifestation… C'est regrettable, car ce sont non seulement des peuples à part entière mais aussi des Canadiens, qu'ils vivent en réserve ou en Arctique.

Du français et des Français

L. S. : Les écrivains des Maritimes à la conquête de l'ouest… *mais pas de l'Hexagone ?*

A. P. : Je crois qu'il y a un intérêt certain des lecteurs francophones de partout dans le monde pour la littérature francophone qui ne vient pas de France. Mais cet intérêt reste limité. Peu d'auteurs canadiens francophones ont encore la chance d'être publiés en France ou distribués en France. Pour les traductions, c'est la loi du best-seller qui domine.

L. S. : Vous retrouve-t-on Dans le panier des expatriés ?

A. P. : J'aurai bientôt passé plus de temps au Canada qu'en France, que j'ai quittée il y a plus de 25 ans. J'adore la France mais je détesterais retourner y travailler. Quand j'y vais en reportage ou pour voir ma famille, je suis comme une touriste étrangère, le nez en l'air ou penché sur une belle assiette ! Ici, je ne vis pas en circuit fermé dans la communauté française. J'ai plus d'amis québécois « pure laine » que d'expatriés français. Je me sens profondément québécoise même si j'ai parfois eu le goût d'aller m'installer en Colombie-Britannique.

L. S. : La multi-citoyenneté menacée ?

A. P. : Avoir plusieurs nationalités est un enrichissement personnel, je crois, en même temps que cela impose quelques responsabilités. De nationalité française et canadienne, j'aurais détesté devoir faire un choix entre les deux. Au début de mon installation au Canada, j'avais décidé de ne plus voter aux élections françaises, mais j'ai changé d'avis. Parce que j'ai encore cette citoyenneté, parce que je travaille en partie pour un employeur français, parce que j'aurai un jour une partie de retraite française, je pense avoir mon mot à dire lors des élections françaises, en plus des canadiennes…

L'échange se poursuit avec notre invitée spéciale, Anne Pélouas, un peu plus loin dans votre journal, autour du métier de journaliste-correspondant.

SDE
Société de développement économique Colombie-Britannique

ÊTES-VOUS EN AFFAIRES OU DÉSIREZ-VOUS LE DEVENIR?
La SDE est là pour vous aider.
Appelez-nous!
1-877-732-3534
ou 604–732-3534
SDECB.COM

« À la SDECB j'ai appris à séparer mon côté émotionnel de mon côté de femmes d'affaires »

LISON ART FURNITURE
604-874-8822
lisonartfurniture.com

RÉSILIENCE + RÉINVENTION = LISON OUELLETTE, DESIGNER D'INTÉRIEUR ET DE MOBILIERS, ET IMPORTATRICE DE MEUBLES EUROPÉENS NON-FINIS

Passer un moment avec Lison Ouellette est équivalent à charger une batterie: cette entrepreneure-née rayonne de tellement d'énergie qu'il est impossible de ne pas se sentir régénéré(e) après une visite dans son magasin/showroom sur la rue Broadway. Dans cet environnement, elle exsude la passion de la femme entrepreneure qui ne peut imaginer un autre style de vie, « *Depuis 1991, j'ai eu un emploi une seule fois et j'ai détesté cela*, » dit-elle.

Lison Art Furniture est le résultat d'un cheminement qui a commencé au Québec où elle a débuté comme designer d'intérieur pour espaces commerciaux. C'est à la demande de ses clients qu'elle ajouta le service de design résidentiel. Une fois déménagée à Vancouver en 1998, elle continua d'offrir les deux services et ajouta celui de designer de meubles et importatrice de meubles européens non-finis.

Elle est revigorée par la demande grandissante pour une plus grande variété de meubles européens non-finis (qu'elle individualise une fois ici, selon les désirs de ses clients) et pour l'expansion de produits de décor intérieur. Lison aime le défi continu de diversifier et d'agrandir son entreprise selon les besoins de ses clients/es (qui adorent, entre autres, son accent français). « *C'est ton entreprise qui t'enseigne vers où te diriger* » dit-elle.

Lison est bien équipée pour gérer cette expansion, grâce à la formation, le support et le réseautage qu'elle a trouvés à la Société de développement économique de la Colombie-Britannique (SDECB). « *À la SDECB j'ai appris à séparer mon côté émotionnel de mon côté de femmes d'affaires, cet accompagnement individuel a fait toute une différence !* » conclut-elle.

Tissus urbains
ROBERT GROULX

2015 est presque finie…

Nous voici de nouveau à l'aube d'une nouvelle année, au cours de laquelle les résultats des élections fédérales de 2015 auront des impacts déterminants sur notre vie urbaine. À la fin de 2014, il s'agissait des élections municipales qui laissaient entrevoir des changements à la vie politique urbaine de 2015. Cette élection a été suivie d'un référendum forcé par le gouvernement provincial, qui portait sur le financement des projets d'infrastructure de Translink, référendum qui a été remporté de façon magistrale par les tenants du Non.

En octobre 2015 sont venues les élections fédérales. Gregor Robertson entamait donc la deuxième année de son troisième mandat, alors que les libéraux de Justin Trudeau effectuaient une percée importante, remportant 8 des 13 circonscriptions de la grande région de Vancouver, soit à l'ouest du fleuve Fraser. Ils n'en avaient que 2 en 2011. Les néo-démocrates en ont toujours 5. Le succès est encore plus impressionnant dans la grande région de Surrey, où les conservateurs n'ont réussi qu'à faire élire Dianne Watts. Les cinq autres circonscriptions sont passées aux libéraux.

Revenons donc à ce référendum sur les infrastructures routières et du transport en commun. Pendant la campagne électorale, monsieur Trudeau s'est engagé formellement, une fois élu, à investir 125 milliards sur 10 ans dans les projets d'infrastructure pour relancer l'économie et revivifier les grandes villes dont plusieurs des systèmes de transport communautaire ont grand besoin d'aide, quitte à ce que son budget soit déficitaire pour les trois prochains exercices financiers. S'il tient promesse, on devrait voir les choses bouger en 2016. Mais ne retenez pas votre souffle. Il faudra d'abord déterminer l'ordre de priorité des projets et la liste sera longue. Vancouver sera en compétition avec Montréal et Toronto, où les besoins sont grands. Mais ce qui est rassurant pour Vancouver, du moins en apparence, c'est que monsieur Trudeau semble bien s'entendre avec monsieur Robertson… d'ailleurs tout comme avec messieurs Coderre (Montréal), Tory (Toronto), Nenshi (Calgary) et Bowman (Winnipeg)… moins sûr pour ce qui est de monsieur Labeaume (Québec), qui ont tous dans leurs cartables des projets urgents, chacun nécessitant des milliards de dollars d'investissement de la part du gouvernement fédéral.

SVP veuillez prendre un numéro et bien vouloir vous asseoir en attendant votre tour. La ligne de métro Broadway-UBC n'est pas pour 2016. À suivre !

Après le départ forcé en septembre de Penny Ballem, directrice générale des services de la ville, Brian Jackson, le directeur des services de planification urbaine, annonçait, lui, son départ pour cet automne. C'est maintenant chose faite. Il est parti en laissant un message clair. Les poursuites judiciaires entamées par des groupe de pression de citoyens dans le but de stopper l'évolution de la ville, font perdre temps et argent à tous les intervenants. Et je vous en donne un exemple.

Dans mes *Tissus urbains* du 4 juin 2013, je vous entretenais du projet de remplacement de *Jubilee House*, un immeuble en fin de vie de 4 étages, comptant 87 unités de logements sociaux – situé au 508 de la rue Helmcken – dans la foulée d'un échange de bons procédés entre la ville, un promoteur immobilier et la société à but non lucratif qui gère cet immeuble.

Donc en échange du terrain sur lequel se trouve l'actuelle *Jubilee House* (rue Helmcken et Richards), le promoteur Brenhill proposait à la ville de construire sur son terrain et entièrement à ses frais, (rue Richards et Helmcken) un immeuble tout neuf de 13 étages comptant 162 unités.

En échange, Brenhill obtiendrait alors le droit d'augmenter la densité de son projet immobilier et de construire sur la rue Helmcken, où se trouve l'actuel *Jubilee House* une tour de 36 étages comptant 464 unités de logements, soit 355 condos à vendre et 109 logements à louer. Tout le monde y trouvait son compte.

Photo de Brenhill Development

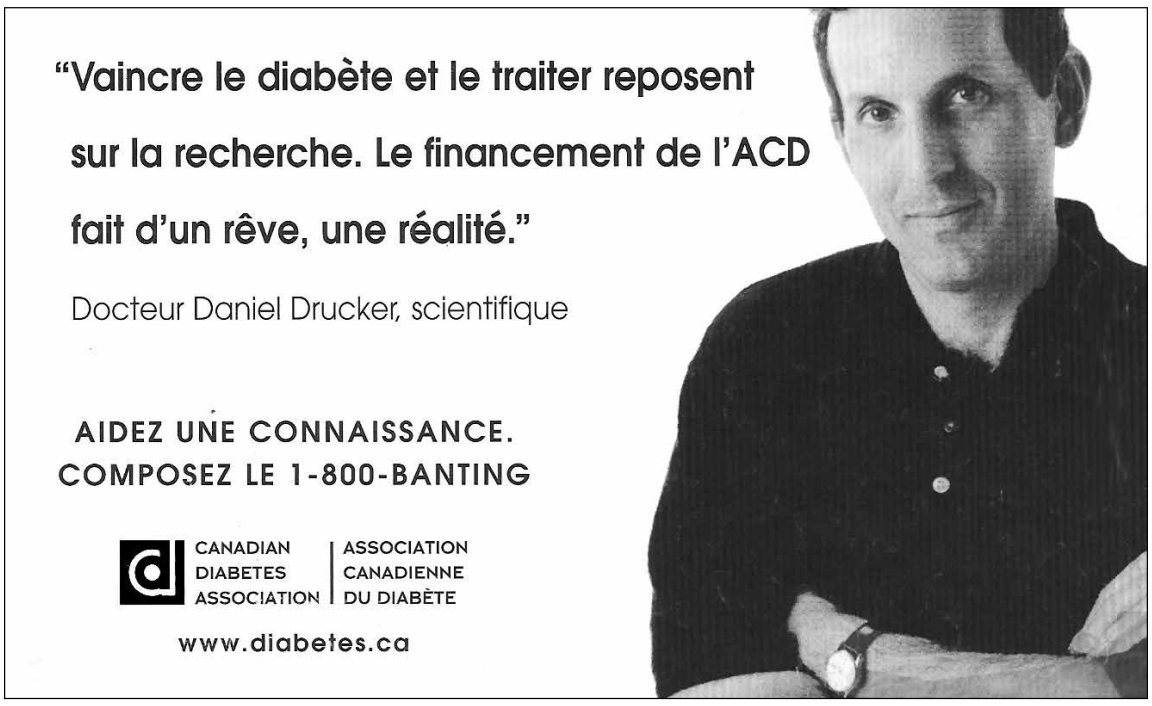
Le projet proposé de Jubilee House *sur la rue Helmcken.*

La rencontre de la philanthropie et du monde des démunis ne pouvait faire que des heureux. Eh bien non ! Un comité de citoyens alléguant l'opacité de la transaction et mécontents de voir monter une tour de 36 étages à côté de chez eux… poursuit la ville pour faire annuler le projet, obtient gain de cause dans un premier jugement rendu en janvier 2015, qui mène à l'arrêt des travaux. La ville va en appel, obtient à son tour gain de cause et les travaux reprennent. Le coût de cette saga légale va au-delà des chiffres, qui sont importants. Les résidents de *Jubilee House* qui avaient du mal à croire en leur bonne étoile, ont dû supporter une attente cruelle jusqu'à ce que la Cour d'appel provinciale renverse le premier jugement entériné par un jugement de la Cour suprême du Canada rendu à la fin d'octobre.

Le Père Noël siège lui aussi enveloppé d'un grand manteau rouge avec un col d'hermine blanc !

La Source est à la recherche de journalistes francophones pour la section française

Courriel : info@thelasource.com



SERGE LAMBERT

Espace francophone

Le calendrier 2016 de la SHFCB témoin de l'histoire francophone en C.-B.

par SERGE LAMBERT

Aidée par une petite équipe renforcée de quelques bénévoles, la Société historique francophone de la Colombie-Britannique (SHFCB), sous la direction de Maurice Guibord, vient de publier la quatrième édition de son calendrier annuel. Une mesure du temps et un thermomètre de la société, témoignages des réalisations de la communauté francophone et de ses aspirations anciennes ou récentes, ce calendrier illustre, à sa manière, cette appartenance de longue date à la Colombie-Britannique.

L'homme a toujours eu le besoin de mesurer, organiser et représenter le temps. Avant la montée fulgurante des nouveaux médias de masse, les premiers calendriers tels que les « almanachs » étaient les documents les plus diffusés au Canada français et souvent les seuls dans les petites villes et les campagnes du Canada, à côté des ouvrages religieux.

L'almanach, père du calendrier actuel, ne se réduisait pas à une somme d'évènements religieux. En complément d'une actualité sociale, politique, culturelle de l'époque, il informait sur nombre de sujets en relation avec des évènements de l'année écoulée, des éphémérides, des renseignements utiles sur les récoltes, l'hygiène, l'économie domestique, l'étiquette et le bon parler, ainsi que des informations de nature politique (locale et internationale), culturelle, technique et économique. Surtout, ils étaient enrichis d'anecdotes, de dictons, de contes, de légendes, de récits, de chansons et de poèmes, destinés d'abord à divertir.

En Colombie-Britannique mais aussi dans tout le Canada, en raison des grandes distances géographiques, des rigueurs climatiques, de l'isolement de nombreuses communautés, le calendrier-almanach fut de fait le média incontournable le plus répandu, avant l'avènement de la presse quotidienne, puis de la radio et des magazines à très large distribution comme l'imposant *Reader's Digest.*

La SHFCB: une jeune institution qui s'adapte aux changements

La société historique épouse les défis de son temps. C'est une jeune organisation, incorporée il y a sept ans. Elle a hérité des archives et de la bibliothèque de la défunte Société historique franco-colombienne.

Photo de la Société historique francophone de la C.-B.

Maurice Guibord, directeur général de la SHFCB.

L'objectif de départ était non seulement la construction d'un travail de mémoire mais aussi de créer des liens entre les époques, les générations et les sociétés. Dans cette optique, l'accent est mis sur une recherche historique qui éclaire l'évolution rapide de la société, tout en évitant une trop grande coupure entre le passé et le futur. La pierre angulaire de cette démarche continue de reposer sur le thème de l'histoire matérielle des francophones de la Colombie-Britannique. « Nous voulons que les francophones se rendent compte que l'histoire peut être aussi récente qu'ancienne et qu'ils en font partie… » déclare Maurice Guibord.

Les francophones font bel et bien partie de l'histoire de la Colombie-Britannique. Sur le territoire actuel, dans les années 1850, les francophones comptaient pour quelque 60% de la population d'origine européenne.

Pour preuve, le choix des illustrations du calendrier s'inspire de la collection d'artéfacts de la Société historique, sur un large éventail de thèmes tels que les divertissements, les sports, les commerces, le milieu associatif.

On peut également y trouver des pièces très récentes, qui visent à montrer que l'histoire de la francophonie provinciale est toujours, bel et bien, en cours, et que les créateurs de ces œuvres assurent la relève en continuant de contribuer à de nouveaux volets d'une mémoire commune.

« Pierre Paris Shoes à Vancouver, la boîte de nuit Gai Paree à Burnaby, les Jeux de la Francophonie, le sculpteur Jean-Guy Dallaire, les artistes francophones captés sur disque en C.-B., le Festival du Bois, le restaurant Maurice's à West Vancouver, l'Alliance française, l'Université Simon Fraser, le Soleil de Colombie, et même les hockeyeurs francophones y sont tous représentés, de sorte que presque tous pourront s'y reconnaître » poursuit Maurice Guibord.

Photo de la Société historique francophone de la C.-B.

Le calendrier 2016 de la SHFCB.

Perspectives …

En sa qualité d'organisme historique avec le mandat provincial de rassembler, protéger et diffuser le patrimoine historique de la francophonie en C.-B., la Société historique francophone collabore avec la Société historique francophone de Victoria et les divers organismes régionaux, ainsi qu'avec les universités et les chercheurs de tous horizons. En outre, la Société organise pendant l'été des visites guidées sur des sites francophones de Kelowna et à Port Guichen (aujourd'hui dans Ladner). En complément d'un certain nombre de travaux, refonte du site internet, numérisation du journal *Le Soleil de Colombie*, un inventaire des noms géographiques francophones de la Colombie-Britannique sera publié.

A tous ceux et celles intéressés par ce travail à la fois d'animation et de recherche de la mémoire collective francophone passée et présente en Colombie-Britannique, la direction de la SHFCB vous encourage à vous rapprocher de la Société historique francophone, mais avant cela, Noël approche, n'hésitez pas à vous procurer un calendrier !

Pour plus d'information :
Société historique francophone
de la Colombie-Britannique
Maison de la Francophonie
228F - 1555 7e Ave. Ouest.
Vancouver, CB V6J 1S1
www.shfcb.ca

L'AFRACB lance le projet « Les aînés nous parlent »

L'Assemblée francophone des retraités et aînés de la Colombie-Britannique (AFRACB) a tout récemment mis en branle à travers toute la province le projet « Les aînés nous parlent » avec pour ambition de faire partager les faits francophones marquants des 50 dernières années.

Si vous connaissez des francophones de 50 ans et plus vivant en région qui ont été témoins des changements vécus par les communautés francophones de la Colombie-Britannique, l'AFRACB aimerait leur parler. Qu'ils vivent à Prince George, Kelowna, Kamloops, Nelson, Prince Rupert, Terrace, Powell River, Nanaimo, Comox, Campbell River, Vancouver, Victoria ou ailleurs dans la province.

L'AFRACB, par le biais de son projet « Les aînés nous parlent », est à la recherche de francophones de 50 ans et plus désireux de partager leurs souvenirs concernant les faits majeurs pour les francophones des 50 dernières années. Que ce soient des événements à l'échelle locale, régionale ou provinciale, le but du projet est de préserver la mémoire collective des aînés francophones sous forme de capsules audio diffusées dans les médias, les écoles du Conseil scolaire francophone, les associations locales, régionales et provinciales ainsi que sur différentes plateformes de diffusion.

Les entrevues débuteront en janvier prochain et s'échelonneront jusqu'à l'été 2016.

Pour plus d'informations:
AFRACB :
Courriel: projets@afracb.ca
www.afracb.ca

LA RÉDACTION

Photo par Pedro Ribeiro Simoes

Des ainés francophones en pleine discussion.

Avis public

Office national de l'énergie | National Energy Board

Avis d'audience publique
MH-001-2015
NOVA Gas Trasmission Ltd. (NGTL)
Projet North Montney Mainline – Certificat GC- 125
Audience sur le trace detaillé

L'Office national de l'énergie (l'Office) tiendra une audience publique en réponse à une déclaration écrite d'opposition concernant une portion du tracé détaillé proposé par NGTL pour le Projet North Montney Mainline en Colombie-Britannique (C.-B.). L'audience de déclaration d'opposition identifiée dans cette déclaration débutera le **mardi 23 février 2016**, à **Dawson Creek, C.-B.,** à exactement **9 :00**, heure locale. Le lieu spécifique sera annoncé à une date ultérieure.

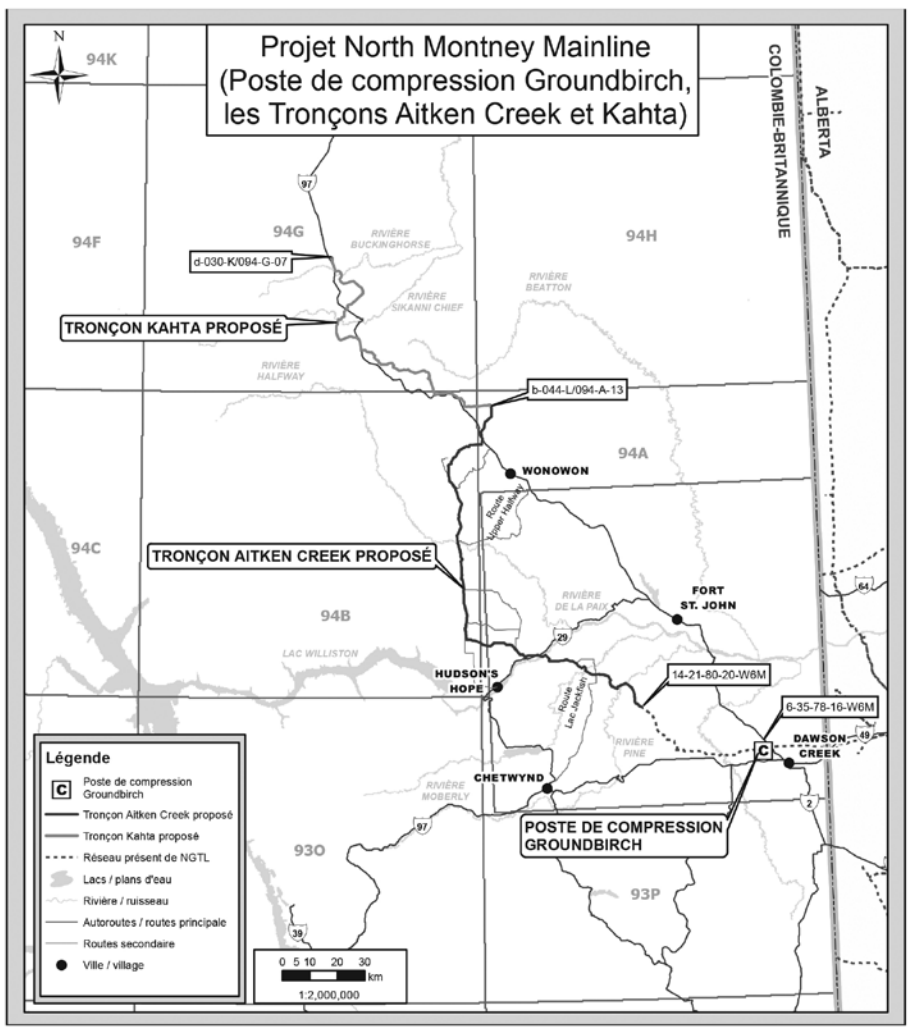
Tous les documents relatifs à la demande pour le tracé détaillé peuvent être consultés via le site web de L'Office : www.neb-one.gc.ca (cliquer sur « Liens Rapide » dans la colonne de droite, et cliquer sur « NGTL North Montney audience sur le tracé détaillé ») ainsi qu'aux adresses suivantes :

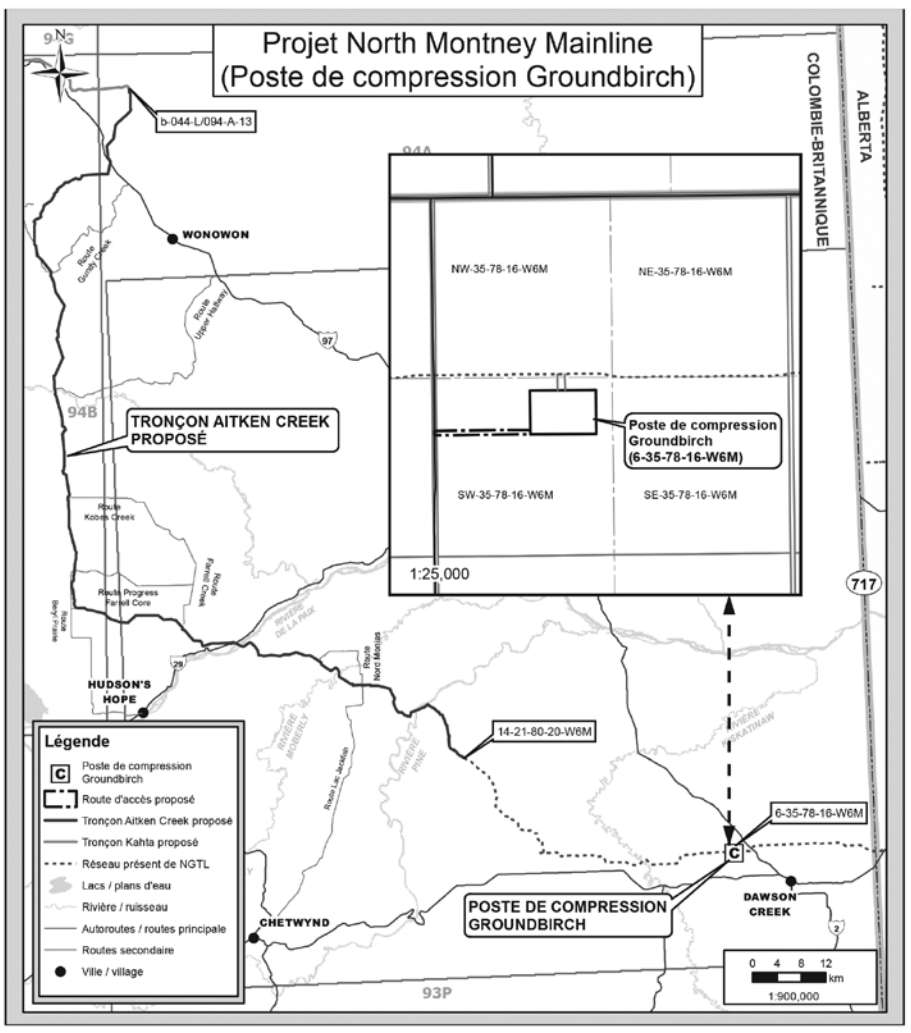
Bureau de NGTL
450 1 St SW
Calgary, Alberta T2P 5H1
Téléphone : (403)920-2000

Bibliothèque publique municipale de Dawson Creek
1001 McKellar Avenue
Dawson Creek, B.-C. V1G 4W7
Téléphone: (205)782-4661

L'Office entendra les questions relatives au meilleur tracé détaillé possible ainsi que la méthode et le calendrier de construction les plus appropriés pour le pipeline en relation avec la station de compression de Groundbirch (NE 35-78-16W6).

Toute personne (autre que le propriétaire foncier dont l'opposition a été accepté) qui désire participer à l'audience en lien avec l'opposition de la portion du tracé détaillé en question, devrait consulter l'ordonnance d'audience émisse par l'Office MH-001-2015. La demande de participation doit être déposée avant midi (heure de Calgary), le **vendredi 8 janvier 2016**. La demande doit être adressée à la Secrétaire de l'Office et envoyée à l'adresse fournie ci-dessous, avec copie à NGTL. Pour obtenir une copie de l'ordonnance d'audience ou pour de plus amples informations, veuillez contacter Katie Emond, Conseillère en processus, au numéro sans-frais 1-800-899-1265 ou par courriel au NorthMontneyProject@neb-one.gc.ca . Vous pouvez également consulter le site web de l'Office à l'adresse suivante : www.neb-one.gc.ca.





Canada

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web.
(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

LIVRES

WORLD KIDS BOOKS
Livres français pour enfants
International Village Mall
88 West Pender St
Vancouver, BC
WWW.WORLDKIDSBOOKS.COM

10% de reduction
WORLD KIDS BOOKS

Journaliste-correspondant : l'expérience parle

par GARY DRECHOU

Le métier de journaliste-correspondant d'un média étranger diffère sensiblement du travail d'autres journalistes. Il doit « embrasser » tout le territoire et les sujets importants de tous les domaines. Il lui faut ensuite identifier les nouvelles les plus importantes ou les sujets qui ont un intérêt pour des lecteurs étrangers.

Pour mieux comprendre la nature de ce rôle prestigieux mais méconnu, nous nous sommes mis « dans la peau » de l'invitée fil rouge de cette édition : Anne Pélouas, installée au Canada depuis plus de 20 ans et correspondante du journal *Le Monde*. Entrevue.

> Comme tous les journaux, *Le Monde* a de moins en moins les moyens d'envoyer ses journalistes en reportage.
>
> *Anne Pélouas, correspondante du journal* Le Monde

***La Source** : Comment décririez-vous votre rôle de correspondante ?*

Anne Pélouas : Je suis une touche-à-tout de l'information, qui aime dire avec humour être « spécialiste de rien, compétente en tout »… C'est la nouvelle ou l'intérêt d'un reportage qui commande mes propositions d'articles à ma rédaction parisienne : élection d'un nouveau Premier ministre, commission d'enquête sur les femmes autochtones disparues, nomination d'un Canadien dans un organisme international ou retard dans le programme C Series de Bombardier.

***L.S.** : Le Canada, c'est grand. Comment parvenez-vous à rendre compte des réalités d'un aussi vaste espace géographique ? Est-ce que vous vous déplacez beaucoup au pays ?*

A. P. : Comme tous les journaux, *Le Monde* a de moins en moins les moyens d'envoyer ses journalistes en reportage. Il faut faire avec les moyens du bord… Avec Internet, les chaînes de télévision comme RDI ou CBC, les webinaires, il est facile d'avoir des informations en direct sans se déplacer ! Mais rien ne vaut les rencontres humaines, pour les journalistes comme pour les autres. Quand j'ai une idée de reportage, je tente de faire plusieurs propositions d'articles, pour *Le Monde* ou pour d'autres, afin de limiter les frais de déplacement.

***L. S.** : Comment, à l'échelle française ou européenne, perçoit-on cet « espace » canadien ? Est-il difficile d'en faire comprendre les différentes facettes ?*

A. P. : Comme les journaux canadiens ou québécois traitent davantage de nouvelles nationales ou provinciales, la part de l'info internationale est réduite dans les journaux français. Il y a donc un intérêt modéré pour des informations sur des pays comme le Canada et il faut faire preuve d'une bonne force de persuasion pour « vendre » ses sujets ! J'ai l'habitude de dire que lorsque Obama éternue, plus rien d'important ne peut passer venant du Canada… Ceci dit, il faut aussi miser sur des sujets qui intéressent les lecteurs étrangers : l'environnement arctique, les questions d'éducation, la politique, les grands enjeux économiques, les découvertes scientifiques, la défense du français, les relations franco-canadiennes ou franco-québécoises…

***L. S.** : Est-ce que vous avez l'impression que l'Ouest canadien est le « parent pauvre » dans les journaux français, qui s'intéressent peut-être plus « naturellement » au Québec ?*

A. P. : C'est bien vrai et c'est un peu la faute des correspondants qui sont tous basés à Montréal. Malgré nos efforts, il est plus difficile d'avoir des informations originales venant de l'Ouest. Il faudrait avoir le temps d'éplucher les médias locaux pour les trouver.

***L. S.** : Comment le métier de journaliste-correspondant a-t-il évolué dans la dernière décennie ?*

A. P. : Il n'a pas beaucoup changé : on travaille seul, sauf évidemment en reportage ou en couvrant des conférences de presse, avec des « patrons » de services à Paris. Les communications se font essentiellement par courriel avec eux. C'est le métier de journaliste qui évolue ! On travaille de plus en plus pour des sites Web, y compris celui du monde.fr, l'un des meilleurs au monde ! Les contraintes sont surtout liées au fait que les articles doivent être nettement plus courts.

La journaliste Anne Pélouas.

***L. S.** : Avez-vous une « routine » d'écriture particulière ? Comment organisez-vous votre temps ?*

A. P. : Je travaille très sérieusement ! Je lis *Le Devoir* au petit déjeuner, plus quelques résumés de presse électronique, puis je vais au bureau, c'est-à-dire que je monte mon escalier intérieur pour rejoindre ma pièce-bureau. J'y suis généralement de 9h à 18h, sauf les jours où je vais faire du sport dans un parc jusqu'à 10h du matin… Je prends une petite pause à midi pour manger et je repars au bureau, à moins d'avoir des rendez-vous extérieurs. Compte tenu du décalage horaire avec la France, souvent je dois aussi travailler le soir (et les week-ends), car *Le Monde* attend mes papiers à la première heure à Paris le matin (le journal sort en kiosque sur l'heure de midi chaque jour).

***L. S.** : Votre plus beau souvenir ou l'article/reportage dont vous êtes la plus fière ?*

A. P. : Mes plus beaux reportages, je les ai faits en Arctique. Celui que j'ai publié en 2007 dans le magazine hebdo *Le Monde 2* (devenu le magazine *M*) sur le Passage du Nord-Ouest est mon préféré. J'ai passé des mois à convaincre la Garde côtière canadienne de m'inviter à bord du brise-glaces Louis Saint-Laurent pour l'un de ses derniers voyages de la saison dans le Passage du Nord-Ouest, histoire de documenter in situ le réchauffement des eaux en Arctique. On a traversé le passage en octobre sans rencontrer la moindre glace. Au dernier jour, à Resolute Bay, elle a « pris » autour du navire durant la nuit et un ours polaire se baladait dessus. Le reportage a fait la couverture du magazine avec une superbe photo de Benoît Aquin, photographe de Montréal.

Suggestion lecture pour approfondir :
Les Inuits : résistants !, le livre d'Anne Pélouas paru cette année aux éditions Ateliers Henry Rougier, dans la collection « Lignes de vie d'un peuple »

Et pour partir du bon pied en 2016, parcourez son blogue : annepelouas.com

PASCAL GUILLON

Carte postale

Un musée parisien mal aimé

Rare sont les Parisiens qui savent où se trouve le Musée de l'immigration. L'édifice qui l'abrite, le palais de la Porte Dorée, est pourtant beau et impressionnant, si l'on aime l'architecture art-déco. Mais depuis sa construction, dans le cadre de l'exposition coloniale de 1931, il a toujours suscité une certaine gêne sinon la controverse. Cela a d'abord été, de 1931 à 1935, le Musée des colonies.

Aucun phénomène historique n'a transformé le monde autant que les conquêtes coloniales européennes, ce qui mérite bien un musée. Certes, le colonialisme est aussi un long catalogue de violence, d'injustice et de racisme, mais les musées n'ont pas pour mission de ne préserver que ce qui est beau et gentil. Après tout, il y a bien des musées pour préserver la mémoire des tueries de la première guerre mondiale ou de la Shoah. Mais le colonialisme est un chapitre de l'histoire que beaucoup d'Européens préféreraient oublier. D'ailleurs, dès son ouverture en 1931, le Musée des colonies a suscité la controverse. Le colonialisme faisait déjà l'objet de nombreuses critiques en Europe alors que les journaux parlaient, à l'époque, des mouvements de grève violemment réprimés en Indochine, du chemin de fer construit au Congo grâce au travail forcé, des luttes armées dans le nord du Maroc et de l'opposition des Syriens à l'occupation française. D'ailleurs, en 1935, on a rebaptisé l'endroit, Musée de la France d'outre-mer et changé le récit pour créer la vision d'une sorte de joyeux Commonwealth fraternel. En 1959, en pleine guerre d'Algérie, on a préféré « fermer boutique ». De 1961 à 2003, l'édifice abrite le Musée des arts d'Afrique et d'Océanie. Après cela, il reste vide pendant 4 ans. Les historiens qui osent dire qu'un phénomène aussi immense que le colonialisme mérite bien un musée ne sont pas entendus.

D'ailleurs, que pourrait-on mettre dans un tel musée ? Pour une certaine gauche tiers-mondiste ça ne pourrait être qu'un catalogue d'horreur propre a susciter la honte alors que pour une certaine droite nationaliste ça ne devrait être qu'une fresque héroïque à la gloire du rayonnement de la France. Entre ces deux extrêmes se trouve un large public qui préfère sans doute ne pas trop y penser. C'est cependant difficile d'oublier le passé colonial alors que les rues des villes de France sont pleines de descendants d'immigrants venus des anciennes colonies. Le gouvernement a alors eu l'idée d'utiliser ce bâtiment pour y abriter la Cité nationale de l'histoire de l'immigration. Ouvert en 2007, aucun représentant de l'État ne se déplace pour inaugurer officiellement le musée. L'institution sombre un peu dans l'oubli jusqu'en 2010, quand un groupe de manifestants l'envahit et occupe les lieux pour demander la régularisation des immigrants sans papiers. Les manifestants seront expulsés l'année suivante et l'édifice restera fermé jusqu'en 2012. Rouvert, ensuite, sous le nom de Musée de l'histoire de l'immigration, il a été finalement inauguré officiellement par François Hollande le 15 décembre 2014.

Le musée est visité principalement par des groupes scolaires. Le jour où je m'y suis rendu, les écoles étaient fermées et je n'ai croisé qu'une dizaine d'autres visiteurs. L'édifice lui-même, par ses décorations, peintures et sculptures, évoque l'exposition coloniale de 1931, mais à l'intérieur, des films, des photos, des journaux et des objets relatent l'histoire des vagues successives d'immigrants qui ont transformé la France. Il est question des Polonais, puis des Italiens et des réfugiés espagnols avant l'arrivée massive des Maghrébins et autres travailleurs en provenance des anciennes colonies. Le musée fait état, honnêtement il me semble, des difficultés que rencontraient, et rencontrent encore, ces migrants. Mais une recherche sur internet démontre que ce musée mal aimé suscite encore la controverse. Pour une certaine droite xénophobe cela représente des louanges intolérables du multiculturalisme et pour certains gauchistes il faudrait quasiment dynamiter les symboles coloniaux du bâtiment. Bref, si vous cherchez un musée tranquille où vous n'aurez jamais à faire la queue avant d'entrer, je vous recommande le Musée de l'immigration à la Porte Dorée, près du bois de Vincennes.

Photo par Pascal Guillon
Une image du Musée à la Porte Dorée.

Photo par Pascal Guillon
Une oeuvre du Musée de l'immigration à la Porte Dorée.

Karen Goodfellow fait le grand mélange

par NOËLIE VANNIER

Issue des Premières Nations, Karen Goodfellow a choisi de changer le cours de sa vie et de devenir artiste. Engagée dans la modernité mais portée à la transmission, elle convoque l'esprit de ses ancêtres dans une série de tableaux et d'objets, faits de collages et d'assemblages, exposés jusqu'au 19 décembre à la Place des arts de Coquitlam. *Ancestral Dreams* révèle un monde bien plus vivant qu'il n'y paraît, grâce à une démarche artistique de grande créativité.

« J'espère que mon art permettra aux visiteurs de percevoir la magie qui existe quand on traverse le pont sacré entre le passé et le présent, la nature et la technologie, le banal et le mystère », écrit-elle en préambule à cette exposition.

Un parcours artistique original

Si l'expression artistique semble couler de source pour Karen Goodfellow, ça n'a pas toujours été le cas. Après une première vie à Burnaby comme cadre dirigeante dans le domaine de la téléphonie – un monde dans lequel elle avait l'impression de s'éteindre peu à peu – elle a décidé de tout quitter en 1998 pour partir dans le Colorado. Ayant délaissé les pinceaux pendant 20 ans, Karen Goodfellow s'y est remise. « Je ne savais pas ce qui me manquait, il y avait quelque chose au fond de moi, le besoin de peindre à nouveau est venu naturellement. » De retour en Colombie-Britannique, en 2001, elle devient artiste à temps plein, malgré les doutes autour d'elle.

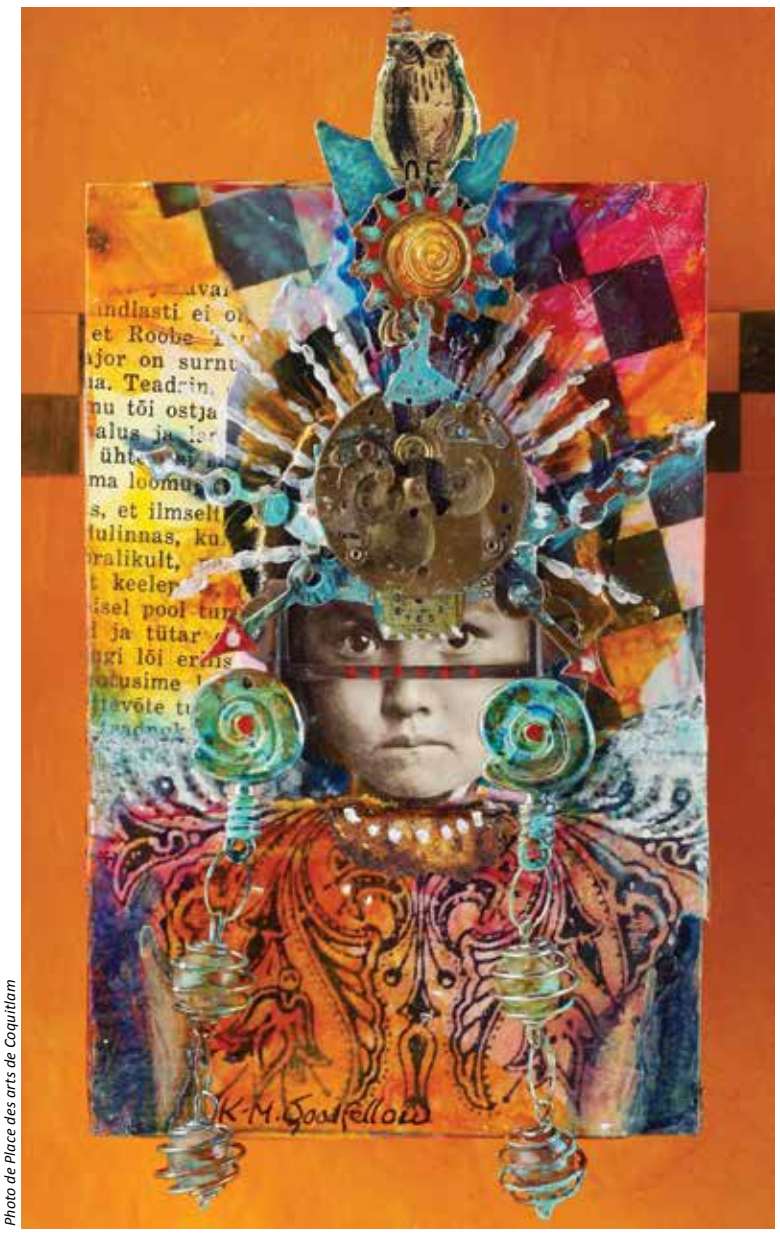


Photo de Place des arts de Coquitlam

Little Owl *par Karen Goodfellow.*

Son approche est devenue si forte et viscérale qu'elle a reçu en 2013 le prix annuel de la banque Peace Hills pour les artistes des Premières Nations. De quoi lui donner un peu d'assurance : « la première année a été un voyage solitaire, en dépit des critiques, des doutes. Je me suis dit : d'accord, maintenant je suis une artiste. Avoir des gens qui honorent mon travail, c'est un encouragement ! »

Quand les ancêtres réveillent le présent

D'ascendance Squamish, Karen Goodfellow fait le grand pont entre le passé et le présent. L'artiste mélange la peinture, l'assemblage et le collage pour exprimer son héritage autochtone si présent. Ses œuvres, en 2 ou 3 dimensions, sont comme des rêves qui lui viennent. « J'ai des couches et des couches de peinture et de collages, de papiers, car j'essaie d'imiter le passé. Chaque couche pour moi est une époque. J'essaie d'intégrer le passé dans le présent, comme amasser des significations », confie-t-elle. Le travail des couleurs et des métaux donne de l'intensité aux portraits de ses ancêtres, qui soudain semblent reprendre vie. Ils permettent une relecture de l'histoire pour mieux comprendre le présent. Ils prennent corps à travers la technique et évitent les stéréotypes. Karen les honore au sens noble du terme, tels qu'ils étaient. « L'un de mes tableaux préférés est *Little Owl,* pour le travail autour de ses yeux, qui sont si intenses, et les détails. Elle représente vraiment ce qu'ils étaient. »

En explorant son passé, l'histoire des Premières Nations d'hier et d'aujourd'hui, tout en ouvrant la porte à de nouvelles découvertes, Karen Goodfellow laisse transparaître les émotions et la réflexion pour éclairer le présent. Être une artiste autochtone signifie beaucoup pour elle : « L'art est une expression de ce qui se passe, apportant une lumière sur les malentendus et aidant à la compréhension. Nous sommes à ce point de rencontre. Les artistes ont une fierté et une capacité d'aider à comprendre les Premières Nations et leurs enjeux ».

Ayant su suivre ses intuitions pour devenir une artiste complète, Karen Goodfellow conclut par un appel aux plus jeunes : « Il y a la créativité, la vie, l'amour, la critique de ce qu'on fait, mais il existe aussi une muse, l'inspiration, une petite voix enfouie qu'il faut aussi savoir écouter ».

Ancestral Dreams, jusqu'au 19 décembre à la Place des arts de Coquitlam
Le site de Karen Goodfellow : www.karengoodfellow.ca

L'amour improvisé au Studio 1398

par LOUISE MARQUIER

Afin de célébrer Noël et les relations amoureuses, la compagnie *Off Key improv* propose au public de reprendre le film *Love Actually* en music-hall du 16 au 20 décembre, au Studio 1398, sur l'île de Granville.

Ne vous attendez pas cependant à retrouver les fameux personnages du film, ni l'histoire d'amour entre David, le Premier ministre (interprété par Hugh Grant), et Natalie, sa secrétaire, ni même l'amour interdit de Mark pour Juliet (interprété par Keira Knightley), la femme de son meilleur ami.

L'idée tout à fait originale de la compagnie est de s'inspirer directement des histoires d'amour ou d'amitié vécues par les spectateurs et d'improviser une pièce, des airs de musique et des pas de danse sur cette base. Les 14 artistes sont en effet accompagnés d'un pianiste, d'un batteur, d'un harmoniciste et d'un violoniste qui improvisent également.

L'improvisation : un risque pris à chaque représentation

Jennifer Pielak, directrice artistique de la troupe, explique qu'un spectacle d'improvisation est « une sorte de match de sport : on entre sur le terrain sans connaître le résultat à l'avance ». Sur scène, les 14 acteurs et les musiciens construisent en effet la représentation en temps réel en s'inspirant les uns les autres. Chacun d'eux est à la fois metteur en scène, dramaturge et acteur, l'absence de script leur permettant d'exprimer librement leur créativité.

Le résultat étonne : si la représentation est réussie, le public a l'impression que les acteurs avaient préparé leur jeu à l'avance. En sachant que ce n'est pas le cas, la réaction est comparable à celle produite par un spectacle de magie. Les gens se demandent : comment peuvent-il faire ça ?

À cette question, Jennifer Pielak poursuit la métaphore sportive : il ne s'agit pas de répéter, comme peuvent le faire les acteurs au théâtre lorsqu'ils jouent un texte prédéfini, mais de s'entraîner, à la manière des sportifs, afin de développer des compétences de jeu. « On apprend à se passer la parole comme les sportifs peuvent apprendre à se passer la balle, on entraîne nos voix, les différentes façons de se mouvoir, comment trouver les émotions et les montrer ». Ces « entraînements » ont porté leurs fruits pour la compagnie *Off Key improv* qui n'était, à sa création, en 2012, qu'un atelier d'improvisation et qui s'est transformé au fil des ans en véritable troupe, se produisant sur scène environ tous les mois. Les musiciens et acteurs vancouvérois ont notamment eu l'occasion de participer au Festival d'improvisation musicale de New-York.

Le spectateur, partie prenante

Dans le spectacle *Love Musically* comme dans la plupart des shows d'*Off Key improv*, le point de départ de l'inspiration est l'assistance, dont les témoignages recueillis lors d'une interaction entre spectateurs et acteurs offrent la trame de la représentation. Dès lors, une relation spéciale s'installe entre le public et les artistes : l'assistance est partie prenante de l'aventure. Le public est directement impliqué et se retrouve dans les scènes jouées. De plus, l'absence de texte prédéfini crée un stress partagé par les spectateurs. Chacun sait que les acteurs et les musiciens n'ont pas idée de ce qui va se passer ensuite, et cette prise de risque est excitante.

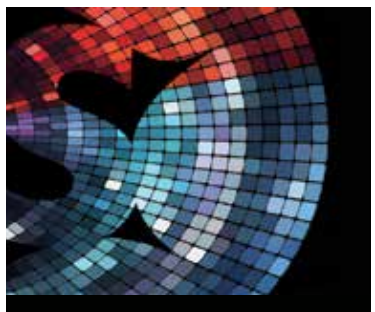
La spécificité de *Love Musically* est que, contrairement aux autres genres d'improvisation théâtrale, il ne s'agit pas d'une comédie ou d'un enchaînement de saynètes. La représentation suit la même trame sur une longue durée et cherche à représenter avec vraisemblance les sentiments ressentis durant la période de Noël. Le but de la troupe est de faire passer du rire aux larmes, et surtout de réchauffer les cœurs en cette période hivernale.

Acteurs et musiciens qui improvisent selon les désirs du public.

Love Musically
Du 16 au 20 décembre
Au Studio 1398 à Granville Island
Prix : 18$
Horaires et achat des billets : www.lovemusically.brownpapertickets.com
Pour plus de renseignements : www.offkeyimprov.com

Le beau chapeau

Louise T. Dawson, correctrice principale de *La Source*. Chapeau « fascinant » improvisé dans le style Sophie Grégoire-Trudeau. Meilleurs voeux à tous pour les Fêtes !



Visiter La Source en ligne

www.thelasource.com
Twitter/Facebook: thelasource

Un cadeau sous l'arbre pour lui.

Notre cœur rempli de joie.

Vous recevrez incroyablement plus en retour que l'argent envoyé.

Pour les Fêtes, envoyez de l'argent à ceux que vous aimez à travers le monde en quelques minutes*.

MoneyGram®
le lien qui vous rapproche

877-716-6940 moneygram.ca

Offert à

POSTES CANADA
CANADA POST

*Sous réserve de l'horaire des agents et du respect des exigences réglementaires. MoneyGram, le Globe, et MoneyGram Bringing You Closer sont des MC/MD de MoneyGram. Toutes les autres marques appartiennent à leurs propriétaires respectifs. © 2015 MoneyGram. 1015-81923LSV

EDWINE VENIAT

Invitation culturelle

Van Django fait swinguer Noël en Colombie-Britannique !

Cette année, les traditionnels chants de Noël vont être adaptés à la sauce jazz manouche par le groupe Van Django. Si vous habitez à Victoria, préparez-vous à danser le samedi 12 décembre sur le rythme endiablé des balades revisitées par ce quatuor intrépide…

Van Django ou l'alliance de quatre passionnés

Composé de quatre membres, Van Django compte le violoniste Cameron Wilson, le guitariste Budge Schachte, le guitariste et violoncelliste Finn Manniche et le contrebassiste Brent Gubbels. Ces interprètes sont tous des férus de musique, engagés pour fournir une qualité irréprochable à chaque concert dans une ambiance chaleureuse et décontractée.

Cameron Wilson, le violoniste, joue notamment au sein du talentueux National Broadcast Orchestra, tandis que Budge Schachte a composé en parallèle plusieurs bandes-son pour le cinéma. Finn Manniche, diplômé de musique à UBC, est l'extravagant du groupe avec son éclectisme. Que ce soit au violoncelle ou à la guitare, son registre peut s'étendre de Bach à la musique du monde en passant par le swing. Enfin, Brent Gubbels, professeur de musique pendant plus de vingt ans à Vancouver, est également un professionnel ayant fait d'innombrables tournées à travers le monde avec pas moins de cinq groupes différents.

Le groupe s'est formé en 1998 et n'a cessé de jouer d'un bout à l'autre du Canada, tout en ayant également fait des tournées aux États-Unis, en Europe et en Chine. Leur musique est joyeuse, entraînante avec des rythmes soutenus, et tire son inspiration dans de nombreuses influences, y compris dans le genre du jazz manouche rendu célèbre en France et dans le monde par Django Reinhardt dans les années 1930.

Hommage à Django Reinhardt

Né le 23 janvier 1910 et mort à l'âge de 43 ans, Django Reinhardt, génie musical et ambassadeur du jazz manouche, laisse encore aujourd'hui une forte empreinte sur le monde artistique, et son influence encore tenace sur la musique moderne est incontestable. Il est reconnu à l'heure actuelle comme l'un des plus talentueux guitaristes de jazz, et ce malgré un handicap à la main, séquelle d'un incendie de roulotte où il perd l'usage de deux doigts alors qu'il n'est âgé que de 18 ans.

Django Reinhardt sera ensuite l'un des membres mythiques du très réputé *Hot Club de Paris* durant les années 1930, se produisant en Europe et partant même en tournée aux États-Unis aux côtés de Duke Ellington en 1943.

Le legs de Django Reinhardt est international et ses influences ont porté jusqu'à Vancouver où le groupe canadien Van Django pousse l'hommage jusque dans le choix de son nom de scène.

Le spectacle de Noël Van Django Bells

Le spectacle de Van Django appelé *A Gypsy Jazz Christmas Show* est une réédition d'un concert de Noël qui s'était tenu à Vancouver en 2013 et 2014 au *Rogue Folk Club* et qui avait alors remporté un franc succès.

Réputé pour la qualité de sa musicalité, le groupe Van Django compte offrir un joyeux mélange de chansons traditionnelles de Noël, de standards de jazz, de chants en cœur, ainsi qu'un peu de musique pop et de touches classiques, le tout adapté dans le genre du jazz manouche. Se joindront à eux le virtuose de l'harmonica Keith Bennett et la chanteuse à la voix envoûtante LJ Mounteney.

Cette année, pour la première fois,la formation Van Django débarque à Victoria et les membres du groupe en sont très fiers. Ainsi, Cameron Wilson confie en interview : « Tout le monde avait passé un excellent moment lors du concert Van Django Bells à Vancouver l'année dernière. Ce fut une décision naturelle d'étendre le spectacle de cette saison pour ceux qui ont adoré le mélange des genres musicaux et les vibrations de bien-être. C'est un spectacle qui vise toutes les justes notes à Noël, et nous sommes ravis d'apporter avec nous de bons moments cette année, surtout sur l'île de Vancouver ! »

Tous les classiques de Noël attendent le public, en passant par *Let It Snow* et *Santa Baby* à *Ave Maria* et Beethoven, sans parler des surprises que l'on ne peut pas nommer, et sauront certainement ravir les amateurs de musique et les grands enfants qui se cachent encore en nous. Le spectacle tant attendu Van Django Bells, c'est pour cette fin d'année à Victoria, vous n'aurez pas d'excuses pour le rater !

Photo de Van Django

Le groupe Van Django.

Van Django Bells – A Gypsy Jazz Christmas Show
12 décembre à 19h30
Au Upstairs Cabaret,
15 Bastion Square, Victoria, C.-B.
Billets à 21,80 $

Si vous avez des événements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource.com

Agenda

Festive Cantatas : Praetorius Christmas Vespers
20 décembre à 15 h
Au Chan Centre for the Performing Arts, 6265 rue Crescent
Billets de 17,5 $ à 66 $ en fonction du choix de placement

En partenariat avec l'orchestre Baroque de Portland, la *Early Music Guild of Seattle* et la *Early Music Society of the Islands*, *Early Music Vancouver* présente un service Vêpres de Noël comme l'on aurait pu en entendre au 17e siècle en Allemagne.

* * *

New Year's Eve Vancouver 2016 Countdown Celebration
Jeudi 31 décembre de 18h à 0h15
À Canada Place, 999 Canada Place
Événement gratuit

Retrouvez-vous tous dans les rues de Vancouver pour célébrer la nouvelle année et les 12 coups de minuit sous un feu d'artifice. L'événement commence à 18h et présente de la musique en direct et des animations, avec un décompte de la nouvelle année en avance à 21 h pour les familles avec des enfants en bas âge.

* * *

Polar Bear Dip
1er janvier 2016
de 14h5 à 14h45
À la plage d'English Bay, Vancouver
Événement gratuit

Selon une tradition annuelle remontant à 1920 lorsqu'un petit groupe d'une dizaine de courageux s'est baigné à English Bay le 1er janvier, le *Polar Bear Swim Club* nage tous les ans dans l'océan pour célébrer la nouvelle année, passant de 10 participants en 1920 à 2550 en 2014.

« In a Blue Moon » : l'appel du renouveau

par CHEYDA HARAMEIN

Dès le 8 janvier, la dernière création théâtrale signée Lucia Frangione, *In a Blue Moon*, prendra l'affiche à North Vancouver, puis un peu partout dans la région. Maintes fois récompensée, la dramaturge y raconte ici l'histoire d'Ava, massothérapeute praticienne en Ayurvéda, qui décide, à la suite du décès de son mari, de déménager avec sa fille Frankie (6 ans) dans un chalet hérité près de Kamloops.

Ava caresse le rêve d'y implanter une clinique. Mais ô surprise, le chalet est déjà habité par Will, photographe et frère du défunt mari, qui ne voit pas d'un bon œil ce projet qu'il trouve loufoque. Ce qui débute par une relation tendue se muera en une tendre histoire d'amour, alors que Frankie trouve en son oncle une figure paternelle et qu'Ava s'attache peu à peu à cet homme.

La Source : *Lucia, qu'est-ce qui vous a poussée à écrire cette histoire ?*

Lucia Frangione : Je suis moi-même mère célibataire et j'ai une fille. Au début de l'écriture de cette pièce, je faisais face à la difficile réalité immobilière de Vancouver tout en voulant subvenir adéquatement aux besoins de ma fille. J'ai donc commencé à m'imaginer une nouvelle vie, pour elle et moi.Vous savez, je viens d'une famille rurale de l'Alberta. J'ai grandi sur une ferme et j'avais un oncle fermier qui était aussi massothérapeute. Il m'inspirait énormément. Je le voyais souvent partir avec sa table de massage, entre deux corvées de ferme. Nous avions également un voisin naturopathe qui pratiquait en pleine campagne ! Tout cela m'intriguait et c'est ce qui a nourri l'écriture de cette pièce.

L.S. : *Vous abordez plusieurs thèmes fondamentaux de l'existence : la mort, le deuil, l'amour, la famille, le renouveau, l'enracinement, le travail autonome. Est-ce que c'était planifié ?*

L.F. : Non, vraiment pas. Cela s'est déployé naturellement. En écrivant l'histoire, je me suis rendu compte que le personnage principal était vraiment Frankie, la petite fille. Elle en était le pivot, le pont, et c'est à travers elle que le conflit entre Ava et Will se désagrège et se transforme. C'est vraiment une histoire d'amour entre trois personnages.

L.S. : *Pourquoi situer l'histoire à Kamloops ?*

L.F. : Tout d'abord, j'aime beaucoup cette région. C'est un paysage accidenté et rude. De plus, lorsque j'ai parlé de mon histoire à Daryl Cloran, directeur artistique du Western Canada Theatre situé à Kamloops, il s'est montré vraiment intéressé et m'a dit qu'il désirait une histoire locale. D'ailleurs, les actrices, Anita Wittenberg et Emma Tow, viennent de cette ville et sont aussi mère-fille dans la vraie vie. Lorsque j'ai rencontré Emma, elle s'est mise à jouer du piano, et un peu plus tard, de la guitare et aussi du violon pour ensuite danser et chanter… je suis tombée sous le charme ! Cette jeune actrice aux multiples talents est devenue ma muse. Elle a beaucoup nourri mon personnage de Frankie, ce qui m'a donné une belle et grande liberté de création.

L.S. : *Comment se déroule la pièce sur scène et quel en est le ton ?*

L.F. : On y voit Frankie à 14 ans, qui regarde les événements de ses six ans en photos et souvenirs. Il y aura des projections pour le public. J'ai voulu que la pièce se déroule sur un ton tendre et sincère.

L.S. : *Pourquoi avoir choisi le titre* In a Blue Moon *? C'est rare, une lune bleue.*

L.F. : Oui, en effet, ce choix n'est pas innocent. Les bonnes choses arrivent rarement. Cela prend de la persévérance pour les atteindre. Mon personnage masculin, Will, est photographe. C'est aussi une question de patience dans le regard, pour savoir saisir ce qui est le plus beau.

L.S. : *Quel message désirez-vous communiquer par le biais de cette création théâtrale ?*

L.F. : Hummm… bonne question… je suis une adepte de l'introspection et du fait d'habiter son pouvoir. Mon message serait de toujours se donner la permission de se réinventer. Il n'est jamais trop tard pour tout recommencer, peu importe notre âge. Vous savez, j'ai rencontré l'homme de ma vie à 45 ans ! (rires)

L.S. *: Pour finir, que diriez-vous à nos lecteurs pour les inciter à venir voir* In a Blue Moon *?*

L.F. : J'aimerais leur dire que c'est une merveilleuse histoire d'amour entre trois personnes d'une même famille. Famille qui était brisée et qui s'est reconstituée sur de nouvelles bases. Mais c'est aussi une pièce de théâtre qui célèbre les merveilleux et nombreux talents artistiques d'une jeune actrice, Emma Tow. Je suis vraiment contente de pouvoir vous offrir cette pièce comme un cadeau.

L'actrice Emma Tow jouant du violon.

In a Blue Moon
Une production du *Arts Club Theatre Company* en association avec le *Western Canada Theatre* (Kamloops) et *Thousand Islands Playhouse* (Gananoque, ON)
En tournée dans la région de Vancouver du 8 au 30 janvier, puis en représentation à Kamloops du 28 avril au 7 mai
Renseignements : www.artsclub.com